JORDAN HARPER

La place du mort

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Clément Baude



actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

L'AMOUR ET AUTRES BLESSURES, Actes Sud, 2017.

Titre original :
She Rides Shotgun
Éditeur original :
Ecco / HarperCollins Publishers, New York
© Jordan Harper, 2017

Illustration de couverture : Gottfried Helnwein © ADAGP, Paris, 2019

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12303-1

JORDAN HARPER

La place du mort

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Clément Baude

ACTES SUD

À la mémoire de Kenneth Crosswhite.

La route était mal éclairée ;
Aucun panneau pour les guider ;
Pourtant ils décidèrent
Que si tous les chemins ne menaient nulle part
Seule la mort les ferait renoncer.

Bonnie Parker, *écrit en cavale.*

0

CRAIG LE FOU

PELICAN BAY

Tatouée et couturée de coups de couteau, sa peau racontait son passé. Il vivait dans une pièce sans nuit. Et il se considérait comme un dieu.

Craig Hollington, dit le Fou, pensionnaire à vie de la prison de Pelican Bay, chef du gang de prisonniers connu sous le nom de Force aryenne, soit de tous les Blancs véreux de Californie, passait sa vie dans une cellule de sécurité maximale éclairée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il n'avait pas le droit de posséder d'objet plus solide qu'un coton-tige. Deux fois par semaine, on déplaçait sa cabine de douche devant sa cellule pour l'empêcher de voir les autres prisonniers. Mais c'était un dieu fait d'autres hommes.

En guise de bouche, des hommes. C'est comme ça que les arrêts de mort partaient de sa cellule. Un gardien corrompu, soudoyé par la Force aryenne, transmettait les arrêts de mort de Craig le Fou aux Blancs du reste de la prison.

En guise de sang, des hommes. Ils faisaient circuler les arrêts de mort de Craig le Fou dans toute la prison grâce à des "cerfs-volants", des bouts de papier accrochés à une ficelle qui passaient de cellule en cellule. "À tous les valeureux soldats en taule ou dans la rue" : ainsi commençaient les arrêts de mort. Au lieu d'une signature,

cette devise : "À jamais la Force, la Force à jamais." Entre les deux, la description d'une vendetta. Ce jour-là, l'arrêt désignait trois condamnés : un homme, une femme, une enfant. Les arrêts de mort annonçaient des crimes de sang. Ils étaient l'Ancien Testament de la Force.

En guise de pieds, des hommes. Les truands envoyaient les arrêts de mort à travers le monde. Ils les envoyaient chez eux sous forme de lettres codées. Du braille punaisé sur des documents officiels. De la pisse séchée au verso des enveloppes, invisible jusqu'à ce qu'on approche le papier d'une flamme. Ils les envoyaient au parloir ; une skinette passait un sachet de dope à son homme en l'embrassant et, dans un murmure, celui-ci lui refilait les arrêts de mort. Les arrêts se répandaient dans toute la Californie, partout où des voyous blancs et des truands *white trash* dressaient le camp. Ils étaient lus à Slabtown, à Sun Valley, à Fontucky. Ils passaient entre les mains des membres, confirmés ou postulants, de la Force aryenne. Ils circulaient auprès des gangs de bouseux affiliés à la Force. La Peckerwood Nation. Les Nazi Dope Boys. Les Blood Skins. Les Odin's Bastards.

En guise d'yeux, des hommes. Deux skinheads de Huntington Beach – qui n'avaient pas dormi depuis trois jours, défoncés à la méth – fabriquaient des avis de recherche. Ils ajoutaient des photos aux arrêts de mort, leur donnaient une allure officielle. Ils les citaient mot pour mot. Ils lançaient des rumeurs. Ils trouvaient des photos sur Internet. La photo d'identité du type. La femme et l'enfant, photographiées ensemble. On distribuait les avis. Les gens apprenaient par cœur les faits, les mots, les têtes.

En guise de mains, des hommes. Il suffisait de quelques jours pour que les avis de recherche parviennent à un homme qui avait un tatouage de gorge tranchée et assez d'ambition pour envoyer chier le reste du monde.

On notait des adresses. On échafaudait des plans. On mettait des armes en lieu sûr. On scellait des pactes de sang.

Sa volonté sera faite.

I

LA FILLE QUI VENAIT DE VÉNUS

INLAND EMPIRE

1

POLLY

FONTANA

Elle avait beau avoir les épaules voûtées d'une loser et cacher son visage derrière ses cheveux, cette fille avait des yeux de tueuse.

Des yeux de tueuse comme son père, lui disait sa mère, en général après quelques verres de whisky, quand elle pouvait parler de son ex-mari sans le maudire de l'avoir empoisonnée. Tout en broyant les glaçons, elle évoquait ces yeux bleu clair si particuliers. Racontait que Wild Bill Hickok, Jesse James et les pilotes de chasse avaient tous ces yeux-là. Que les organisateurs de stages de tir cherchaient toujours des recrues avec ces yeux délavés. Polly ne disait jamais à sa mère le fond de sa pensée. Mais si elle l'avait fait, elle aurait répondu que ces histoires d'yeux de tueuse, c'étaient des foutaises. Elle ne pouvait pas avoir des yeux de tueuse parce qu'elle n'en était pas une. Polly ne faisait de mal à personne, sauf à la peau autour de ses ongles et à la chair de ses lèvres, qu'elle rongeait jusqu'au sang.

Alors, les yeux de tueuse, Polly s'en foutait pas mal. En tout cas jusqu'au jour où elle sortit par la porte principale du collège de Fontana et resta plantée là, à regarder son père dans les yeux.

Des yeux de tueur, pour le coup. Ils étaient d'un bleu passé, exactement comme les siens, mais avec quelque

chose sous la surface qui fit battre la chamade au cœur de Polly. Plus tard, elle apprendrait que les yeux ne reflètent pas seulement ce qu'ils voient, mais aussi ce qu'ils ont déjà vu.

Elle n'avait pas croisé son père depuis à peu près la moitié de ses onze ans d'existence, mais elle le reconnut tout de suite. En le voyant là, devant elle, elle comprit autre chose. Il avait dû s'évader. Son père était un voyou, un voleur, et il était censé être en prison. Il aimait mieux être un voyou qu'un mari ou un père – c'était ce que disait sa mère. Polly savait qu'il lui était arrivé d'envoyer des lettres, mais sa mère ne l'avait jamais laissée les lire ; de toute façon, il avait arrêté d'écrire quelques années plus tôt. Elle savait qu'avoir un voyou pour père revenait à peu près à ne pas en avoir. Surtout s'il était en prison. Elle avait entendu sa mère expliquer qu'il lui restait encore quatre ans à tirer avant qu'on puisse envisager sa libération – et encore, s'il se comportait bien, chose dont elle doutait que Nate McClusky fût capable.

Alors s'il était là, et pas à Susanville, c'est qu'il avait dû s'évader. Polly se demanda si elle devait partir en courant, ou peut-être appeler un adulte, un des autres parents, un professeur. Or elle ne fit rien de tout cela. Elle resta là sans bouger, paralysée par la peur.

Peut-être n'aurait-elle pas même besoin de hurler ou d'appeler au secours. N'importe lequel des adultes présents pouvait voir que quelque chose n'allait pas. Son père n'avait pas l'air à sa place ici, au milieu des autres parents, qui avaient tous des corps mous de parents et des yeux doux de parents. Lui, il avait un visage taillé dans le roc et des tatouages sur tout le corps, du genre de ceux que les garçons de sa classe dessinaient au dos de leurs cahiers, des dragons, des aigles, des hommes armés de haches. Ses muscles paraissaient si gros, si dessinés,

qu'on aurait cru qu'il n'avait plus de peau, comme si ses tatouages étaient gravés à même le muscle. Ses cheveux, qui étaient du même châtain clair que les siens sur les photos, avaient été rasés. Il affichait une expression que Polly ne lui avait jamais vue, ni sur les deux ou trois photos de lui qu'elle avait glanées çà et là, ni dans ses propres souvenirs confus. Elle ne comprenait pas bien ce que cette expression signifiait, mais cela ne fit qu'aggraver son malaise.

Il faisait très chaud, le ciel était sale et les enfants se dépêchaient de rejoindre les voitures climatisées de leurs parents. Tels les lions devant les gazelles quand ils ont déjà du sang sur les babines, ils n'avaient pas un regard pour elle. Même pendant cette folle seconde, avec son évadé de père debout devant elle, comme dans les films qui font peur, Polly éprouva le soulagement de la loser qui passe inaperçue.

Madison Cartwright, qui avait été la première à la surnommer Cul-de-Méduse, en huitième, la bouscula, trop concentrée sur son portable pour regarder devant elle. Madison avait tout le temps des vêtements neufs, et déjà des seins. Elle avançait sans peine dans la vie, on aurait cru qu'elle marchait sur la lune. Son regard noir rendit Polly toute chose, comme s'il dardait des rayons de Superman. Madison ouvrit la bouche pour lâcher un mot tranchant. Puis elle vit le père de Polly, ses muscles, ses dragons et ses yeux de tueur. Elle fit demi-tour et s'en alla à toute vitesse, bouche bée, tellement ridicule que Polly aurait ri si elle n'avait été au bord des larmes.

Il ne restait donc plus qu'elle et son père, sans rien d'autre entre eux que l'air sale et le silence, comme un duel dans les westerns que son beau-père aimait regarder.

"Polly, dit son père d'une voix aussi rêche que la laine. Tu me connais ? Tu sais qui je suis ?"

Sa langue était trop pâteuse pour qu'elle puisse parler. Elle se contenta de faire *oui* de la tête. Sans vraiment réfléchir, elle passa son bras derrière elle, là où la tête de l'ours dépassait de son sac à dos, et lui serra l'oreille. Ça lui fit du bien, comme toujours. Elle réprima une envie de sortir l'ours et de le presser contre sa poitrine.

"Écoute-moi bien, dit son père. Tu vas venir avec moi. Tout de suite. C'est pas le moment de faire des histoires."

Il se retourna et remonta la rue. Le cerveau de Polly lui disait de ne pas le suivre. Il lui disait : *fonce à l'intérieur et va trouver M. Richardson*. Il lui disait de crier *au secours, au secours, au secours*.

Elle n'en fit rien. Même si elle avait très envie de s'enfuir à toutes jambes, elle le suivit. L'envie de s'enfuir, l'envie de crier au secours, elle les enfouit là où elle enfouissait tout le reste. Qu'aurait-elle bien pu faire d'autre ?

Il l'emmena jusqu'à une vieille bagnole ; toutes les vitres étaient baissées. Elle monta et posa son sac à dos entre ses genoux, de sorte que l'ours lève vers elle son unique œil noir esquinté.

Le cylindre d'allumage argenté, là où la clé aurait dû s'introduire sous le volant, avait disparu. À la place, il y avait du métal et des fils qui sortaient du trou. Son père farfouilla sous le siège et sortit un long tournevis émoussé. Il le ficha dans le trou et tourna. La voiture toussa. Elle ne démarra pas.

Polly fit le lien entre la clé absente et le fait que son père était un voyou, et elle comprit qu'elle se trouvait à bord d'une voiture volée. Par la vitre, elle regarda derrière elle, en direction de l'école, comme si, peut-être, elle espérait voir la vraie Polly, toujours debout sous le ciel sale.

Elle ouvrit son sac à dos, juste assez pour sortir l'ours. Il mesurait trente centimètres, il était marron avec du blanc sur les pattes, les oreilles et le museau, même si les parties blanches avaient désormais plutôt la couleur du papier kraft qu'elle utilisait en cours de dessin. Un de ses deux yeux de verre noir avait disparu, laissant place à un bout de colle séchée, comme un glaucome. D'un geste familier, elle manipula son ours afin de le faire tenir debout sur ses cuisses, puis regarda autour d'elle. Elle avait répété avec lui pendant des heures et des heures, et il se mouvait avec une grâce presque liquide, comme un véritable être vivant.

"Nom d'un chien, ma chérie, lui avait dit un jour sa mère, parfois j'ai l'impression de savoir ce que pense ton ours en peluche bien mieux que ce que *toi*, tu penses."

En entendant sa mère dans sa tête, Polly se demanda où elle pouvait bien être. Pourquoi elle laissait tout ça lui arriver.

"T'es un peu grande pour avoir un nounours, non ?" lança son père.

L'ours secoua la tête pour dire *non*. Son père regarda Polly avec le même air que les autres chaque fois qu'elle agitait l'ours comme s'il était vivant. Un regard qui était une question. Et la question était : *t'es demeurée ?*

Polly ne se croyait pas demeurée. Elle savait qu'elle était trop grande pour avoir un nounours, qu'il n'était pas vivant, que ce n'était que de la peluche et du rembourrage. Mais elle s'en foutait.

Elle était sans doute demeurée.

Elle regarda l'ours danser dans ses mains jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé assez de calme et de concentration pour poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis qu'elle avait vu son père.

"Tu t'es évadé ?"

Son père souffla par le nez, quelque chose qui ressemblait de très loin à un rire.

"Non. J'ai été libéré grâce à une connerie d'avocat."

Polly ne comprenait pas ce que ça voulait dire, ce qui n'arrangeait pas les choses. Une évasion, au moins, son cerveau pouvait visualiser et comprendre. Mais une *connerie d'avocat*, ça ne lui évoquait rien.

Il réussit à faire démarrer le moteur. Mais juste avant de partir, il aperçut dans le rétroviseur quelque chose qui le fit se redresser sur son siège. Polly se retourna. Une voiture de police les dépassa très lentement, école oblige. Polly eut une sensation inédite, comme si le monde entier, et tout ce qu'il contenait, n'était qu'une vitre susceptible de se briser à tout instant.

La voiture du flic passa et disparut. Son père marmonna dans sa barbe. Polly crut entendre *putain de zombie ambulant*, mais pourquoi dire une chose pareille ?

Le flic n'était plus là, mais cette impression que le monde, apparemment si solide quelques minutes plus tôt, n'était plus que du verre, ne quitta pas Polly. Ni à cet instant, ni après.

Son père prit la route. Polly, en apercevant son propre reflet dans le rétroviseur latéral, identifia l'expression de son père, celle qu'elle ne lui avait encore jamais vue. Une expression qui semblait si normale sur le visage de Polly, et si anormale sur celui de son père.

Cette expression, c'était la peur.

2

POLLY

FONTANA/RANCHO CUCAMONGA

Son père s'agrippait au volant comme s'il risquait de lui bondir entre les mains. Il roulait lentement et mettait son clignotant dès qu'ils passaient d'une voie à l'autre ou tournaient. Il ne disait pas un mot. Il se gara sur le parking d'un de ces gigantesques magasins de sport où l'on peut acheter à peu près tout, de la balle de baseball au canoë.

"Ne bouge pas et sois sage, dit-il. Si quelqu'un vient t'emmerder, appuie sur le klaxon. Je reste à l'affût."

Elle le regarda entrer dans le magasin. Elle s'aperçut qu'elle avait envie de pisser, méchamment envie. Elle devait en avoir envie depuis un moment, mais elle avait été trop angoissée pour s'en rendre compte. Elle se rongea le pouce, trouva un petit bout de chair près de l'ongle, plongea ses dents dedans et l'arracha avec une petite secousse douloureuse. Elle donna des coups de pied dans le tableau de bord, boum, boum, boum. Elle fourra la main dans son sac à dos, retrouva les livres qu'elle venait d'emprunter à la bibliothèque. Il y en avait un sur les ovnis. Polly aimait beaucoup lire des choses sur le cosmos – c'était logique, puisqu'elle venait de Vénus.

C'est à l'âge de neuf ans – trois ans après le départ de son père, et l'année où il avait cessé de lui écrire – qu'elle avait décrété qu'elle était née sur Vénus. Elle ne

le pensait pas vraiment – Polly savait très bien d'où elle venait, et elle ne croyait pas aux extraterrestres. N'empêche : elle venait de Vénus.

Elle l'avait compris quand elle avait arrêté de faire ses devoirs. La première fois, elle avait simplement oublié. Mme Phillips, sa maîtresse de septième, l'avait retenue en classe pendant la récréation : une punition qui n'en était pas une, évidemment. Pendant que la récréation battait son plein dehors, Polly, qui servait essentiellement de souffre-douleur aux autres gamins, resta tout heureuse avec ses livres devant Mme Phillips. Elle ne lut pas ses manuels de classe, si ennuyeux, si bêtes qu'ils lui donnaient envie de s'arracher les cheveux : elle lut ce qu'elle avait envie de lire. Elle apprit davantage pendant la récréation que tout au long de sa scolarité. Elle se jura de ne plus jamais faire ses devoirs.

La semaine suivante, le directeur entra dans la classe de Mme Phillips pour emmener Polly. Elle se rappelait encore leurs pas dans le couloir, incroyablement sonores, ce frisson défendu à l'idée de traverser l'école aux heures de cours. Il l'emmena dans une pièce où une femme vêtue d'un pull blanc lui demanda de s'asseoir à une table face à elle. Polly se rappelait que cette femme avait du rouge à lèvres sur les dents et qu'elle ressemblait à un vampire fraîchement repu.

Le vampire demanda à Polly de résoudre des énigmes tout en la chronométrant. Elle lui montra des listes de mots et lui demanda quels étaient leurs points communs. Elle lui fit emboîter des cubes.

"Elle m'a sorti un diagramme, tu vois ? lui avait ensuite raconté sa mère dans la voiture. Comme ça." Avec son ongle bleu cassé, elle avait tracé une courbe en l'air. "Et elle a dit que c'était une courbe qui montre l'intelligence des gens. La plupart des gens sont au milieu, elle a

dit. Moi, j'ai plutôt l'impression que la plupart des gens sont bêtes. Mais bon. Elle a dit que les débiles – elle n'a pas prononcé le mot, mais c'est ce qu'elle voulait dire – sont tout à gauche de la courbe. Et elle a dit que toi, tu étais tout à droite."

Elle avait regardé Polly du coin de l'œil en disant ça, comme si c'était un secret que Polly lui avait caché. Polly eut la sensation de se tordre à l'intérieur. Elle gardait les yeux rivés sur son livre, sur une photo de Vénus. C'était une perle blanche et claire suspendue dans l'espace. En apparence si calme. *Paisible*, c'était le mot du livre, et c'était un bon mot, non ?

Polly continua de lire, et le livre expliquait que si Vénus paraissait paisible, ce n'était que de l'extérieur. Quand on allait sur Vénus, on apprenait que cette surface calme était en réalité composée de nuages d'acide et que, sous ce ciel paisible, tout n'était que roches déchiquetées et tempêtes rugissantes. En apprenant que cette planète-perle cachait une tempête, une pensée surgit tout droit du cerveau de Polly : *Je viens de Vénus*. C'était comme ça qu'elle se percevait : elle était tranquille et calme à l'extérieur, mais à l'intérieur rugissaient des vents acides. Elle n'avait jamais su pourquoi elle était ainsi, si tranquille à l'extérieur, mais tonitruante à l'intérieur. Désormais, elle savait.

Je viens de Vénus.

C'était peut-être pour ça. La raison pour laquelle son cerveau avait l'air de ne pas fonctionner comme celui des autres, de ne jamais tenir en place. La raison pour laquelle elle n'arrivait pas à parler aux gens normalement, facilement, comme les autres. La raison pour laquelle les autres enfants la bousculaient. Ils le sentaient bien, qu'elle venait de Vénus, même si ce n'était pas pour de vrai. Qu'importe si ce n'était pas réel. L'important, c'est que c'était vrai.

Alors, sur le parking du magasin de sport, les mêmes questions grondaient sans trêve dans son cerveau de petite Vénusienne.

Pourquoi son père était-il venu la chercher ? Pourquoi conduisait-il une voiture volée ? Pourquoi regardait-il toujours derrière lui ? Où était maman ?

Même s'il ne s'était pas évadé, même si cette voiture n'était pas volée, Polly savait assez ce que sa mère pensait de cet homme pour savoir que jamais elle ne l'aurait envoyé la chercher. Elle aurait demandé à la voisine, Ruth, ou elle aurait appelé l'école, ou même elle aurait réveillé Tom, le beau-père de Polly, qui travaillait de nuit, pendant son seul jour de repos, pour qu'il passe la prendre.

Cours, lui dit son cerveau. *Sors de la voiture et pars. Maman ne voudrait pas te voir ici.*

Polly rangea les livres et l'ours dans son sac à dos. Elle posa la main sur la poignée de la portière. Un long moment s'écoula. Quelque chose en elle l'empêchait de bouger, quelque chose qui se calfeutrait face aux vents acides. Son père ressortit du magasin avec un sac en plastique. Polly éloigna sa main de la poignée. Elle avait laissé ses pensées tourbillonner à l'intérieur, sans agir à l'extérieur. Elle venait de Vénus.

Ils roulèrent les yeux plissés face au soleil couchant. Son père l'emmena dans un motel à Rancho Cucamonga, de l'autre côté de l'autoroute. Il s'arrêta en chemin et acheta de quoi manger dans un fast-food.

La chambre du motel sentait le caoutchouc brûlé. Le soleil était bas dans le ciel. Il brillait d'un éclat orange à travers les fenêtres, transformant son père en une grosse silhouette noire entourée de lumière lorsqu'il referma

la porte derrière eux. Polly se dépêcha d'aller aux toilettes et pissa, craignant qu'il entende les éclaboussures.

Quand elle revint, son père était occupé à vider le sac de sport sur la table, près de la porte. Elle prit des nuggets de poulet dans le sac du fast-food et s'assit sur le lit. Elle posa la paille de sa boisson orange sur le museau de l'ours. L'ours se frotta le ventre avec la patte, l'air de dire : *miam*.

Un par un, son père étala les articles qu'il avait achetés. Une batte de baseball en métal pour enfants. Un sweat à capuche noir et un survêtement noir. Un masque de ski noir. Un long couteau de chasse à l'air méchant, qui lui semblait siffler comme un serpent.

Il souleva la batte pour enfants et la retourna pour la tenir par son extrémité épaisse. Il tendit la partie plus fine à Polly.

"Allez, prends-la", dit-il. Elle essaya d'avaler une bouchée de nugget, soudain énorme dans sa gorge. Elle prit la batte, froide entre ses mains. C'est comme ça que Polly comprit qu'elle était en surchauffe. Son père sortit le coussin du fauteuil qui était dans le coin et le brandit.

"Je veux que tu donnes un coup là-dedans." Elle se retourna vers l'ours, comme s'il pouvait la sauver. Sauf qu'évidemment ce n'était pas le cas.

"Oublie ton ours, fit son père, l'air de dire : *t'as pas intérêt à m'emmerder*. Montre-moi ce que tu sais faire."

Elle cogna – d'un geste maladroit, raté. La batte rebondit sur le coussin avec un souffle sourd. Lui revinrent en mémoire les cours de sport cauchemardesques. Des souvenirs de gamins lui jetant des regards cruels quand elle essayait péniblement de faire des abdos, quand elle n'arrivait pas à faire la roue.

"Ah non, dit son père. Ça va pas le faire."